respect ainsi qu'à Sa Majesté la reine qui, nous l'espérons, a recouvré la santé.

Pendant ce voyage de notre président à Bruxelles nos cœurs ont battu à l'unisson, et l'explosion de sympathie qui l'a accueilli a eu un retentissement dans tout notre pays.

A tous ceux qui ont collaboré à l'Exposition belge, nous disons de grand cœur, merci et bravo.

LE BANQUET

On visite la section, puis à une heure on se rend au Grand Hôtel où a lieu le banquet et où se réunirent les personnalités qui avaient assisté à l'inauguration.

Le menu très bien composé et servi comme le Grand Hôtel en a le secret, a recueilli les félicitations de tous les convives.

Au champagne.

M. DUQUESNE DE LA VINELLE pour répondre aux vœux de ses souverains porte la santé de M. Fallières, dont il rappelle le voyage en Belgique.

Si les acclamations qui l'ont accueilli s'adressaient à l'éminent premier citoyen français, elles s'adressaient également à la France à qui vont toutes les sympathies du peuple belge.

Mais parmi ce pays de France, il en est une partie où se concentrent les sympathies de la Belgique, c'est Roubaix, cette ville située aux confins des deux nations amies, où on sent vibrer l'âme de la Flandre et de la Wallonnie.

Il remercie le gouvernement français qui a accordé son patronage officiel à l'Exposition de Roubaix. Il forme les vœux les plus sincères pour le rétablissement de M. Monis et boit à la France et à son sympathique président M. Fallières.

M. VINCENT, préfet du Nord, boit au roi Albert et au prompt rétablissement de la reine si aimée des Belges. La frontière entre la France et la Belgique est illusoire, car il se demande parfois s'il n'est pas le gouverneur du Hainaut plutôt que le vice-roi des *Flandres, car la Flandre française et la Belgique* tant de fois réunies et séparées ont le même esprit de race. Il boit à M. Duquesne de la Vinelle, au peuple belge et à ses souverains.

M. D'HEMPTINNE boit à la ville de Roubaix, cette ville du Travail et du Progrès où il a trouvé d'utiles enseignements et qui étonne par son développement.

M. MOTTE. — Déjà deux fois depuis ce matin, dit-il, M. J. d'Hemptinne a mis en relief l'esprit du Travail qui anime notre ville, mais ce qui nous anime, c'est l'esprit franco-belge, car je ne dois pas oublier qu'à Roubaix nous avons 40,000 belges, que nous considérons à l'égal de nos nationaux. Nous fêtons actuellement notre centenaire, la continuation des efforts de quatre générations et nous voulons par cette exposition consacrer le couronnement de tous ces efforts. Nous sommes ville de Progrès, mais nous nous sommes inspirés de l'esprit d'économie et de travail de la Belgique dont les balances des commerçants se font sans égales. Il termine en buvant à l'industrie belge et à la *future Exposition de Gand.*

M. FRANCOTTE termine la série des discours en buvant à M. Rousseau, consul belge de Roubaix qui n'a pas ménagé ses efforts pour l'édification de l'œuvre commune.

L. C.

Les bandits des Flandres ont été ramenés à Dunkerque

Emile Hoedts et Candeillier, les deux condamnés à mort, ont été transférés aujourd'hui à Dunkerque. Ils sont arrivés par le train de 2 heures 31.

Les deux gendarmes qui les les escortaient les firent rapidement sortir par la salle des Pas-Perdus.

En sortant de la gare, Emile Hoedts qui avait retrouvé son air gouailleur, grommela en baissant sur ses yeux la visière de sa casquette.

— C... de soleil, on a perdu l'habitude de le voir, depuis qu'on est à l'ombre !

A quoi un voyageur répliqua : Patience, tu ne le verras plus longtemps !

— Qu'est-ce que ça peut te f..., riposta Emile Hoedts.

Sans incidents les deux assassins furent conduits à pied jusqu'à la maison d'arrêt.

Nous publierons demain un article de Ch. de **BRABANDER**.

Les grèves agricoles dans le Midi

VIGNOBLES SABOTES. — LES GENDARMES INTERVIENNENT

Aiguesmortes, 27 mai. — On a constaté ce matin que les grévistes avaient saboté de nombreux vignobles : les dégâts sont importants.

Devant la défense qui leur a été faite de porter des gourdins, les grévistes se sont armés de pelles et de pioches.

Plusieurs collisions se sont produites cette nuit entre les ouvriers agricoles et les gendarmes : quelques-uns de ceux-ci ont été désarçonnés, mais il n'y a pas eu de blessé.

Les portes de la ville sont fermées ; personne ne peut entrer ou sortir sans motif sérieux.

M. Monis va mieux

Paris, 27 mai. — M. Monis a été soumis samedi matin à une épreuve de radiographie. L'état du président du Conseil continue à s'améliorer.

UN AVIATEUR tué en Russie

Saint-Pétersbourg, 27 mai. — La semaine d'aviation a commencé aujourd'hui.

L'aviateur Smith est tombé d'une hauteur de 40 mètres et a succombé à l'hôpital où on l'avait transporté.

Le Tour de France en aéro

La Rochelle, 27 mai. — Le lieutenant Ménard est arrivé à 4 heures précises à Rochefort. Il a atterri sans incident au polygone. Il a été vivement acclamé par les quelques personnes présentes. Il partira lundi matin pour Pau, emmenant comme passager le lieutenant Choutin, du 91e d'infanterie.

LA COURSE Paris-Rome-Turin

AVANT LE DEPART. — LES PREPARATIFS

Buc, 27 mai. — L'animation la plus grande a régné cet après-midi à l'aérodrome de Buc.

Sur 22 engagés, 12 appareils avaient été poinçonnés à sept heures ; deux biplans et dix monoplans.

Ce sont les monoplans pilotés par Weymann, Garros, Beaumont, Manissero, Vidart, Bathiat, Molla, Kimmerling, Frey, Védrines et les biplans de Level et Bielovucic.

Toutefois, le monoplan de Védrines sera très probablement piloté demain par Gaget, le vainqueur de Paris-Madrid n'ayant pu revenir à temps pour prendre part à Paris-Rome-Turin.

Plusieurs vols ont été faits dans l'après-midi par Garros, Beaumont (on sait que ce pseudonyme cache l'un de nos plus brillants officiers aviateurs, le lieutenant Conneau), Weymann, Maurice Farman et Bathiat. Garros a émerveillé le public par l'audace de ses virages.

Trois aviateurs, Bathiat, Molla et Kimmerling emporteront demain à bord des pigeons-voyageurs qu'ils lâcheront en cours de route.

Le temps est beau, mais le vent souffle assez fort.

Le Congrès des mécaniciens du P.-L.-M.

Les condoléances à la famille de M. Berteaux. — La réintégration des revoqués

Avignon, 27 mai. — Le congrès du syndicat général des mécaniciens et chauffeurs du P.-L.-M., qui est réuni à la Bourse du Travail d'Avignon, et auquel assistent 68 délégués représentant 3.898 adhérents a, dans sa séance de samedi, décidé d'envoyer un télégramme de condoléances à la famille de M. Berteaux et un télégramme au ministre des travaux publics.

Il demande à M. Charles Dumont d'être l'interprète des membres du congrès auprès du gouvernement pour exprimer la part que prend l'organisation au terrible deuil qui prive le pays d'un ministre populaire et les vœux de prompt rétablissement qu'elle forme pour le président du Conseil.

Au cours de la séance, il a été procédé à **la nomination d'une délégation composée d'un délégué en service par section de traction, accompagné du secrétaire central adjoint.** Cette délégation devra demander énergiquement la réintégration des cheminots révoqués. En cas de refus, la délégation ira déclarer aux pouvoirs publics que les camarades sont décidés à faire le nécessaire pour imposer cette mesure aux compagnies.

Dans l'après-midi, les congressistes se sont mis d'accord sur l'ordre du jour suivant :

Les camarades non grévistes, réunis au onzième congrès, approuvent le mouvement des camarades grévistes, les félicitent de leur attitude énergique, prise à ce moment, regrettent que ce mouvement n'ait pas été mieux compris et passent à l'ordre du jour.

Un bureau de poste cambriolé

Perpignan, 27 mai. — La nuit dernière des cambrioleurs se sont introduits par effraction dans les bureaux de la recette des postes et télégraphes de Prades. Ils ont tout mis sens dessus dessous, visité tous les meubles, fracturé les tiroirs.

Les malfaiteurs ont ensuite éventré un sac de dépêches, décacheté les lettres et pris leur contenu. On ignore l'importance du vol. Une enquête est ouverte par le parquet et l'administration.

Un village incendié

Lorient, 27 mai. — Le feu s'est déclaré hier soir dans une ferme du village de Kergroix-Saint-Nicolas et s'est communiqué rapidement à tous les bâtiments voisins couverts de chaume. Les pompiers de Languidic étaient sur les lieux, mais il n'y avait pas assez d'eau pour alimenter les pompes.

Tout le village a été détruit à l'exception d'une ferme.

Les dégâts s'élèvent à plusieurs centaines de mille francs.

DERNIERE HEURE

(Par services Télégraphiques et Téléphoniques Spéciaux)

Le dernier combat sur la Moulouya

Le Commandant Roumens tué

NOUS AVONS DIX MORTS ET DIX-NEUF BLESSES

Marseille, 27 mai. — On télégraphie d'Oran au « Petit Marseillais » les détails suivants sur le sanglant engagement de la Moulouya que nous avons annoncé hier dans nos dernières éditions :

Taourirt, 26 mai. — Une triste nouvelle nous est apportée de Debdou. Un nouveau combat vient de nous coûter la mort d'un commandant, d'un sergent et de huit tirailleurs algériens.

La colonne Lerc était occupée à pacifier la région de Debdou, quand, dans la journée du 23, alors qu'elle parcourait la Gada de Debdou, elle s'est heurtée à une forte harka formée de Yeni Rus et de contingents venus de la rive gauche de la Moulouya.

Deux compagnies du 2e tirailleurs algériens qui se trouvaient en avant ont eu à supporter le premier assaut et ont lutté contre un ennemi dix fois supérieur en nombre et abrité derrière les rochers.

Le courage de nos tirailleurs a permis au gros de la colonne d'arriver à temps et l'ennemi mitraillé, criblé de balles, s'est retiré finalement, ayant, assure-t-on, 500 hommes hors de combat, tués ou blessés.

Mais de notre côté, les troupes avaient été éprouvées. Leur chef, le commandant Roumens, avait reçu une balle dans le ventre et devait succomber deux jours plus tard.

Un sergent français et huit tirailleurs avaient été tués sur le champ de bataille.

Le lieutenant Verger avait reçu une balle dans la cuisse et dix-huit tirailleurs étaient blessés.

Nouvelle attaque contre la colonne Gouraud

Tanger, 27 mai. — On mande d'El-Ksar, à la date du 26, que la colonne Gouraud, qui se dirigeait vers Fez avec un important convoi, a été de nouveau attaquée le 24 courant à Est Djebel Tselfat. Pendant toute la journée, elle repoussa ses assaillants avec l'aide de l'artillerie dont elle disposait, puis elle continua sa route jusqu'au col Zegotta.

Au cours de cette rencontre, l'ennemi a subi de fortes pertes.

Moulay-Hafid reçoit solennellement

LES GENERAUX MOINIER ET DALBIEZ

Tanger, 27 mai. — On mande de Fez à la date du 22 :

Ainsi qu'on l'avait annoncé, le général Moinier a été reçu samedi matin au machzen par le sultan.

Il était accompagné du général Dalbiez, du colonel Brulard, du colonel Mangin et de M. Gaillard, consul de France.

L'entrevue a été empreinte d'une grande cordialité. Moulay-Hafid a chaudement félicité nos officiers de la splendide randonnée accomplie entre Rabat et Fez.

Il a offert un grand déjeuner en l'honneur de ses visiteurs et a convoqué le général Moinier et M. Gaillard pour le lendemain afin d'examiner la situation.

LE TRISTE BILAN DU COMBAT DE DAR EL AROUSSI

Tanger, 27 mai. — Voici l'état de nos pertes au combat de Dar-el-Aroussi, sur la route de Kenitra à Salé :

Tués : le lieutenant Monod, maréchal-des-logis Sovermonton, brigadier-fourrier Saussot, trompette Pesly, chasseur Chateley.

Blessés : capitaine Bouillon, chasseurs Genoit, Vivet et de Marzeau.

Tous ces militaires appartiennent au 1er chasseurs d'Afrique.

Les sociétés agricoles du Nord-Est

Troyes, 27 mai. — La Fédération des Sociétés agricoles du Nord-Est de la France a tenu aujourd'hui son Congrès annuel à Troyes.

Plus de 150 délégués, représentant presque toutes les sociétés agricoles de la région, ainsi que les parlementaires de l'Aube, assistaient à ce Congrès.

L'assemblée s'est occupée tout spécialement de la question de la fièvre aphteuse. Elle a protesté très énergiquement contre le marché de la Villette qui, ont dit plusieurs délégués, continue à semer la contagion en France.

La Révolution en Chine

Saint-Pétersbourg, 27 mai. — On continue à recevoir des nouvelles alarmantes sur la révolution en Chine.

A la tête du mouvement se trouve Senat-Hei-Wen, qui a déjà avec lui 30,000 fantassins et 8,000 hommes de troupes d'artillerie.

Une grande partie de l'armée serait prête à se joindre aux révolutionnaires.

« L'Asie aux Asiatiques », tel est le mot d'ordre des révolutionnaires, qui se proposent de réaliser une Confédération des Etats asiatiques.

Le nouveau ministre de la Guerre

La désignation du successeur de M. Berteaux a-t-elle failli provoquer une crise ministérielle ?

Paris, 27 mai. — La désignation du général Goiran, bien que d'hier, a suscité déjà diverses polémiques et on a dit que si le choix de M. Monis avait fini par être ratifié par tout le cabinet, il avait failli au début compromettre l'harmonie ministérielle au point de provoquer une crise.

La *Correspondance politique* donne sur ces événements la note suivante que nous reproduisons sous toutes réserves :

Paris, 27 mai. — Le général Goiran, commandant le 6e corps d'armée, est ministre de la Guerre depuis ce matin, 10 heures, mais il a bien failli ne pas l'être. C'est toute une histoire qui vaut d'être contée dans tous ses détails. Des agences annonçaient hier soir la désignation du général Goiran et la publication du décret lui confiant le portefeuille de la Guerre au « Journal Officiel » de ce matin. La nouvelle du choix fait par M. Monis s'était déjà répandue aux obsèques de M. Berteaux et elle avait provoqué de vifs mécontentements dans deux clans bien distincts. D'une part les amis de M. Berteaux et les radicaux-socialistes, estimaient que le portefeuille de la Guerre revenait de droit à un ministre civil, à un parlementaire. D'autre part, dans le clan militaire la candidature du général Dubail, dont les opinions républicaines sont bien connues et que M. Berteaux avait pris comme secrétaire général précisément à cause de son républicanisme, était âprement défendue.

Sitôt la cérémonie de Chaton terminée, et après un repas sur le pouce, les amis de M. Berteaux, M. Massé ministre du Commerce, MM. Dalimier et Thalamas, députés de Seine-et-Oise, se précipitèrent au ministère de l'Intérieur et firent à M. Emile Constant d'amères représentations qu'ils le chargèrent d'aller porter incontinent à M. Monis. Ces messieurs considéraient comme une véritable trahison à l'égard des radicaux la désignation du général Goiran qu'ils accusaient non seulement de modérantisme mais de cléricalisme. M. Monis n'était menacé de rien moins que des démissions de quatre ministres, MM. Caillaux, Steeg, Massé et Charles Dumont. On était allé se coucher hier soir en pleine effervescence ; de mauvais bruits avaient couru dans la nuit sur le sort du cabinet. On avait fort remarqué que M. Clémenceau toujours vert et toujours souriant, avait été très entouré hier à la cérémonie du ministère de la Guerre.

C'est dans ces conditions que ce matin a eu lieu le Conseil de cabinet dans la chambre de M. Monis. Le communiqué officiel de la présidence du Conseil dit que la nomination du général Goiran proposée par M. Monis a été ratifiée à l'unanimité. Nous croyons savoir au contraire que cette nomination n'a été acceptée qu'avec les plus expresses réserves et que M. Caillaux, au nom de certains de ses collègues et en son nom personnel, a déclaré que le choix qui était fait aurait l'inconvénient de paraître déplacer l'axe de la politique. M. Massé se serait associé expressément à ce langage.

A l'issue du Conseil, nous avons eu un entretien avec M. Emile Constant et nous lui avons demandé s'il était exact comme certains journaux l'avaient dit, que le général Goiran avait été désigné aux préférences de M. Monis par M. Léon Bourgeois.

Le sous-secrétaire d'Etat à l'intérieur n'a pas répondu directement à notre question, mais il nous a déclaré ceci :

« M. Monis avait fait appeler M. Léon Bourgeois pour lui offrir le portefeuille de la guerre, mais le sénateur de la Marne s'est récusé en invoquant son état de santé et notamment l'affaiblissement de sa vue qui ne lui aurait pas permis de prendre connaissance personnellement sans fatigue de la correspondance et des documents de son ministère. Mais M. Léon Bourgeois s'est en effet porté garant du républicanisme du général Goiran et a affirmé qu'il continuerait parfaitement les traditions de M. Berteaux ».

Nous avons rencontré, dans la cour du ministère de l'intérieur, un ami personnel de M. Léon Bourgeois, qui, lui, nous a affirmé qu'en aucune façon le sénateur de la Marne n'avait proposé le général Goiran au portefeuille de la guerre.

Le « Temps » publie d'autre part la note suivante :

« On avait appris que le choix de M. Monis pour la succession de M. Berteaux, s'était porté sur le général Goiran, commandant le 6me corps.

Cette nouvelle, dès qu'elle fut connue, produisit une vive irritation chez certains députés radicaux socialistes, plus particulièrement chez les représentants de Seine-et-Oise, qui se montraient très mécontents que la succession de M. Berteaux n'eût pas été réservée à un parlementaire. Ces députés vinrent à la fin de la journée au ministère de l'intérieur pour faire part de leur mécontentement et on assure qu'ils firent cette manifestation avec le concours de deux membres du cabinet : MM. Steeg et Massé.

Ne pouvant être reçus par le président du Conseil, ils s'entretinrent avec M. Constant sous-secrétaire d'Etat de l'intérieur, qu'ils chargèrent d'être, en la circonstance, leur interprète auprès de M. Monis.

On pouvait, à ce moment, redouter qu'une dislocation ministérielle ne se produisît. Aussi M. Monis fit-il changer le programme de la journée du lendemain, et provoqua-t-il la réunion du Cabinet sous sa présidence, pour ce matin, neuf heures, de façon à régler la situation intérieure du Cabinet avant la réunion de l'Elysée.

Dans ce Conseil de Cabinet, M. Monis expliqua qu'avant de faire choix du général Goiran, il s'était assuré l'avis favorable du président de la République d'une part, et de l'autre de trois des membres du Cabinet, MM. Caillaux, Delcassé et Cruppi, et qu'en agissant ainsi, il n'avait usé que de sa prérogative essentielle.

Après un échange d'explications, les ministres primitivement opposés au choix d'un militaire, renoncèrent à leur opposition, et la désignation du général Goiran fut approuvée par tout le Conseil ».

Une note officielle

Paris, 27 mai. — Le ministère de l'intérieur a communiqué cette nuit la note suivante :

« Le nom de M. Léon Bourgeois a été mêlé par certains journaux aux incidents qui ont précédé la nomination du nouveau ministre de la guerre.

Il est exact que le président du Conseil a prié M. Léon Bourgeois de venir s'entretenir avec lui et lui a fait, au cours de cet entretien, l'offre du ministère de la guerre.

Il est également exact que M. Léon Bourgeois, en remerciant M. Monis de cette offre, l'a déclinée uniquement pour raison de santé et a assuré M. le président du Conseil qu'il n'y avait aucune autre raison à son refus.

Là s'est borné le rôle de M. Léon Bourgeois, qui n'est intervenu en rien dans les décisions ultérieures du Gouvernement ».

Le secrétaire général du ministère de la Guerre

Paris, 27 mai. — M. Chapron, préfet de la Marne, a été désigné comme secrétaire général du ministère de la Guerre.

La nomination paraîtra aujourd'hui dimanche à l' « Officiel ».

L'ESCROQUERIE à l'enfant naturel

Un chevalier d'industrie sous les verrous

Paris, 27 mai. — **Depuis trois mois environ de nombreuses familles de province recevaient des prospectus alléchants que leur adressait l'Office Mondial Français dont les bureaux sont situés 7, rue de Charente, à Paris, et qui possède des succursales à Bruxelles, boulevard du Hainaut, à Berne, rue de la Monnaie, et à Madrid, place Bilbao.**

Le directeur, qui disait s'appeler Georges Petit, docteur en droit, offrait de placer en des mains sûres et discrètes des enfants naturels. Dans l'un de ces prospectus, notamment, le directeur déclarait qu'il avait pour mission de confier à une famille honorable un fils naturel d'une riche héritière des environs de Bruxelles, et il offrait aux parents adoptifs une somme de 60,000 francs. En échange, le directeur de l'Office demandait à ses correspondants une somme de 12 fr. 70, pour frais de renseignements.

Les plaintes affluèrent au parquet contre l'Office Mondial Français. A la suite d'une laborieuse enquête, M. Hamard, chef de la sûreté, vient de mettre en état d'arrestation le nommé Georges Ricard, 42 ans, ancien clerc de notaire, originaire de Chemillé-sur-Sudre (Indre-et-Loire).

Une perquisition opérée à son domicile, rue Vivienne, a amené la découverte d'une volumineuse correspondance, établissant que Ricard avait réussi à soutirer à ses victimes une vingtaine de mille francs.

Il a été écroué au dépôt sous mandat de M. Guespet, juge d'instruction.

Un chasseur alpin assassiné

Grenoble, 27 mai. — Le chasseur alpin Jean Picon, dont le cadavre avait été retiré hier de la rivière Le Drac, a été assassiné.

L'enquête a établi que le malheureux avait eu la tête traversée de part en part par un coup de revolver et avait été ensuite jeté à l'eau.

Les causes du crime et des circonstances dans lesquelles il fut commis, sont encore totalement inconnues.

La République est-elle menacée en Portugal ?

Un ancien ministre arrêté

ON SIGNALE DES TROUBLES INQUIETANTS

Lisbonne, 27 mai. — A l'exception du croiseur « Almirante-Reis » tous les navires de guerre disponibles ont été envoyés dans le nord.

Les bruits au sujet d'un complot et d'une contre-révolution imminente prennent de plus en plus de consistance, malgré les assurances du gouvernement qu'il n'existe pas de conspiration. **Des arrestations de civils et de militaires continuent dans tout le pays.**

Aujourd'hui trois officiers dont l'ancien ministre de la marine Azevedo Continho ont été mis à la retraite pour avoir participé à un complot.

A Aguiar La Beira, le candidat du gouvernement a été attaqué par la population ; des coups de feu ont été tirés. Plusieurs personnes ont été blessées.

M. Machado a pris provisoirement la direction du ministère de la Justice, en remplacement de M. Costa, qui est gravement malade.

L'ADMINISTRATION des COLONIES

La réorganisation du ministère

Paris, 27 mai. — Le « Journal officiel » publiera demain *un décret réorganisant* l'administration centrale des colonies.

Cette administration, indépendamment du cabinet du ministre et de la direction du contrôle, est divisée en dix services dont les attributions seront déterminées par des arrêtés du ministre.

Outre ces dix services, il est créé un conseil d'administration du ministère composé du chef de cabinet du ministre et du directeur, qui donne son avis sur les questions d'intérêt général qui sont soumises par le ministre sur la proposition des services.

LES GRÈVES EN ALLEMAGNE

LES BOULANGERS DE BERLIN

Berlin, 27 mai. — Treize cents ouvriers boulangers ont quitté le travail.

On croit néanmoins que le mouvement ne s'étendra pas immédiatement et qu'il y aura une trêve jusqu'après les fêtes de la Pentecôte.

LES METALLURGISTES DE LEIPZIG

Leipzig, 27 mai. — Cinq cents ouvriers métallurgistes ont déclaré la grève. On craint que le mouvement s'étende.

Chute d'un officier aviateur

Lunéville, 27 mai. — Le lieutenant aviateur De Roze, parti de Paris ce matin à 3 h. 30, est arrivé ici à 10 heures, après avoir fait escale à Châlons-sur-Marne.

En atterrissant au Champ-de-Mars, l'appareil piqua du nez et l'hélice fut brisée.

Le lieutenant De Roze est indemne.

La Constitution d'Alsace-Lorraine

UN ARTICLE DU « VORWAERTS »

Berlin, 27 mai. — Commentant le vote d'hier sur la Constitution d'Alsace-Lorraine, le « Vorwaerts » écrit :

Le parti socialiste a le droit d'être fier de ce vote, car la démocratie lui doit les quelques pas en avant qu'elle vient de faire.

Le projet primitif prouvait encore une fois que le gouvernement était l'ennemi de l'égalité du droit de vote pour tous les électeurs.

Après des péripéties nombreuses, on a dû recourir aux socialistes, car le gouvernement ne pouvait pas montrer à l'Europe que, 40 ans après l'annexion de l'Alsace-Lorraine, il ne lui était pas encore possible de lui donner une Constitution.

Le vote d'hier est plus qu'une affaire intérieure : son importance dépasse les frontières. La France s'y intéresse et nous espérons que la nouvelle Constitution produira une impression favorable dans ce pays, dont la pression exercée sur l'Alsace-Lorraine a été pour beaucoup dans l'animosité que cette province nourrit contre nous.

La Réforme Electorale

UN NOUVEAU PROJET

M. Landry, député de la Corse, déposera lundi divers amendements aux articles 9, 14 et 15 du projet de loi sur la réforme électorale.

M. Landry demandera notamment que chaque électeur dispose d'autant de suffrages qu'il y a de députés à élire dans la circonscription et que la commission proclame élus les candidats les plus favorisés de chaque liste.

FEUILLETON DU 28 MAI. — N. 83

LE POUCE

par Léon SAZIE

En souriant, Martin-Numa ajouta :

— Hier, d'ailleurs... je crois avoir bien travaillé !...

— Oh ! oui, chef ! s'écria Prosper, avec enthousiasme. Oui, vous avez même trop fait !...

— On ne fait *jamais* trop... pourvu qu'on réussisse...

— Vous avez réussi ?

— Pleinement... J'en suis quitte pour un coup de sabre que m'a allongé sans s'en douter le marquis Primo... Un coup de sabre au bras... Ça m'a donné un peu de fièvre cette nuit, mais à présent... ça va... me voilà bien reposé... disposé... prêt à poursuivre...

Et il conclut :

— Heup !... Assez dormi... Levons-nous !...

Martin-Numa s'enroula dans une robe de chambre, et vint s'asseoir devant une petite table, sur laquelle son valet de chambre avait disposé le chocolat et les croissants de son petit repas...

Tout en mangeant, Martin-Numa nous racontait sa visite dramatique au marquis Primo...

Puis, quand il eut fini, en riant, il s'écria :

— Je les ai donc mis sous clef... Je les ai enfermés, et j'ai la clef !... J'espère que ce fait de coffrer ainsi ces gens est un symbole dont la signification est claire, et dont la réalisation s'accomplira...

— Espérons-le, fit Prosper.

— En tout cas, si le marquis est quelque peu superstitieux, il doit voir en cela un fort mauvais présage... appuyai-je. A sa place... une fois sorti de la chambre, où j'ai été enfermé... je partirais... je m'en irais sous le ciel bleu de l'Italie... Ce serait plus prudent...

Martin-Numa m'interrompit :

— Pourquoi fuir ?... Si le marquis n'est pas coupable, pourquoi fuirait-il ?... Sa fuite serait donner l'indication, non de prudence, mais de peur... ce serait se déclarer coupable... Or, rien, jusqu'à présent, ne nous prouve de façon absolue qu'il l'est...

Il dit à Prosper :

— Donnez-moi donc les bottines...

— Celles d'hier ? du marquis ?...

— Et celles du gniaf... celles que nous devons à votre Octavie la valseuse...

Prosper prit, dans un cartonnier que lui désigna on chef, les fameuses bottines vernies... et sur la table... celles prises chez le marquis, on sait au prix de quelle audace... de quel courage...

Comme il faisait toujours, Martin-Numa les examina une à une longuement... patiemment... méticuleusement... les compara... les mesura...

— Les bottines du marquis Primo di Carmine-Santucci ne correspondent pas à celles du gniaf. Celles mises chez ce brave homme, et découvertes par nous, n'ont jamais appartenu au marquis...

» Elles ne révèlent ni la forme des pieds du marquis... ni sa pointure... rien... rien... »

Martin-Numa, après un court silence, tenant toujours en mains les bottines, ajouta :

— Et cependant... cependant... je connais cette pointure... celles des bottines du gniaf... je la connais... Je suis certain de l'avoir eue entre les mains, de l'avoir notée... de l'avoir étudiée...

— Peut-être, hasardai-je, est-ce celle du capitaine, celle de la bottine aussi abîmée au talon... mais par l'éperon...

Martin-Numa me regarda :

— Ah ! fit-il, c'est une idée... C'est une hypothèse à étudier... Je verrai ça... Je verrai ça...

Il s'était approché de la croisée et, de nouveau, examinait les bottines du gniaf...

Cette fois, la loupe se trouvait dans ses mains...

— Cette bottine, dit-il enfin, est, si je puis m'exprimer ainsi... un véritable nid à surprises... Plus je l'étudie, plus je l'examine, plus j'y trouve des choses déconcertantes...

— Qu'y voyez-vous de nouveau ?

Martin-Numa attendit quelques secondes et nous dit :

— Mon attention, en premier... et jusqu'ici... s'était portée sur la forme de la blessure... je me suis attaché à voir si l'éraflure correspondait exactement aux moulures de cuivre... enfin, c'était bien au pied de la table de travail du banquier...

— L'éraflure s'adaptait exactement...

— Exactement... Oui... exactement... Or voici qu'en regardant de plus près, ici, mieux au jour... avec ma loupe... je remarque un rien... un détail infime assurément, en apparence... mais qui peut avoir une importance...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il me semble que l'éraflure n'est pas aussi franche que je l'avais cru tout d'abord...

— Ah !...

— On dirait qu'elle a été produite, non d'un seul coup, d'un trait, comme cela serait tout naturel... mais en plusieurs pressions... à plusieurs reprises... comme avec hésitation...

— C'est étrange, en effet...

— Il y a dans les traits de l'éraflure comme un arrêt... puis une reprise... les lignes perpendiculaires n'ont pas la même profondeur tout le long de l'éraflure elles forment vagues avec haut et bas..., et elles sont coupées par des lignes horizontales qui signalent un arrêt et un brusque départ à nouveau...

Martin-Numa ajouta :

— Or, une éraflure faite brusquement d'un coup violent, n'a pas de ces arrêts, de ces reprises... un coup de pied donné avec violence n'a pas d'hésitation, n'est-ce pas ?...

— Non, en vérité...

Reprenant la bottine sur la table, il continua :

— Cette éraflure aurait été faite exprès... avec intention... que je n'en serais nullement surpris... J'ajoute même que je commence à croire que cette éraflure a été faite non seulement après coup... mais avec la main...

— Avec la main !...

— Oui... Ce n'est pas au pied que se trouvait la bottine quand on la détériora ainsi... mais à la main... à la main !...

Cette constatation, qui était de la plus haute importance, nous causa, à Prosper et à moi, une véritable angoisse...

Nous eussions voulu connaître les déductions que tirait Martin-Numa de cette nouvelle découverte...

Mais Martin-Numa me dit :

— Maintenant, au revoir, mon cher Courville... à tantôt... J'ai à m'habiller... J'ai à sortir... Je vous donnerai un nouveau rendez-vous... sous peu... Au revoir.

Je me retirai donc très anxieux... très intrigué...

Je me doutais que Martin-Numa, ayant fait cette nouvelle découverte, cette constatation, allait se lancer sur cette nouvelle piste... et chercher la solution de ce problème nouveau qui se posait à son esprit sagace et ingénieux...

Je n'avais donc désormais qu'à attendre.

Martin-Numa m'avait fait part en somme de ce que nous appelions, entre nous, l'énoncé du problème... Donc il avait l'intention de m'en faire, quand le moment serait venu, connaître le résultat... la déduction... la solution.

Vers deux heures de l'après-midi, Martin-Numa se rendit à la banque Casthagnier...

Comme la première fois, il se fit conduire, par le caissier, dans le bureau du banquier.

— Cette affaire, dit-il au brave homme, est des plus compliquées... des plus difficiles... Songez, monsieur Morisson, que nous tenons la signature de l'assassin... que nous avons un peu de ses chaussures... et que nous ne parvenons pas à le découvrir...

— C'est pénible, en effet...

— Je suis dans l'obligation de venir étudier le pied de la table de M. Casthagnier... J'espère toujours découvrir un de ces riens qui me mettront définitivement sur la bonne piste...

— Oh ! je vous le souhaite de grand cœur...

Le caissier abandonna donc comme la première fois, Martin-Numa et retourna à ses occupations...

De nouveau, minutieusement, il étudia l'éraflure et les moulures du pied de la table...

Puis sortant l'autre bottine d'une autre poche de son long pardessus, il alla se poster à genoux sous la table, près du pied voisin...

Ce pied était ornementé d'une moulure de cuivre, absolument *semblable* à celle contre laquelle la bottine du criminel s'était abîmée...

Martin-Numa dit la main dans la bottine.

Il appuya la bottine vernie contre la moulure et pressa vivement...

Elle s'érafla...

Mais pour que l'éraflure fût suffisamment grande, aussi grande que celle que portait celle du gniaf du bougniat, Martin-Numa dut faire plusieurs pressions...

Il venait d'acquérir la certitude que la bottine éraflée trouvée chez le gniaf avait été abîmée exprès, non d'un coup de pied... mais par une pression voulue de la main...

Le poids du corps, la violence auraient arraché des copeaux de vernis d'un seul trait, d'un seul jet...

Avec la main, il fallait opérer plusieurs pressions...

Et Martin-Numa reprit les bottines dans sa poche et il cherchait à tirer la conclusion de tout cela, quand ses yeux aperçurent, sous le canapé sur lequel on avait trouvé Irma Casthagnier étranglée, une empreinte de pas...

— Tiens ! se dit-il, d'où vient donc cette empreinte ?... Comment se fait-il que je l'ai pas vue la dernière fois ?... Y était-elle ?... Ou ne s'y trouvait-elle pas ?...

Martin-Numa se pencha et se mit à plat ventre sur le tapis, et il étudia l'empreinte.

— Elle a été produite par un pied qui a marché dans la cendre... dit-il.

Il regarda la cheminée...

Elle ne contenait plus rien... plus de traces de cendres... le tablier était baissé sur les chenets de bronze.

— Donc, se dit Martin-Numa, l'empreinte a été faite avant qu'on nettoyât la cheminée. Elle date, par conséquent, selon toute vraisemblance, du jour de l'assassinat, puisque depuis ce jour-là, on n'a plus fait de feu dans la cheminée.

Martin-Numa alors saisit une feuille de papier blanc qu'il coupa en deux bandes, et il prit les dimensions de cette empreinte en long et en large. Puis il sonna le garçon, le vieux Désiré, qui arriva peu après.

— Voulez-vous, lui dit Martin-Numa, prier M. Morisson de m'accorder cinq minutes d'entretien... Ici...

Quand Désiré se retira pour faire la commission, Martin-Numa le regarda marcher, ou plutôt il étudia sa chaussure.

(A suivre)